Chapitre 6 : Confession sur un lit de miettes

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Histoire écrite en réponse au Défi Nocteller de TheBlueOne : Cracher le morceau

Confession sur un lit de miettes

La cuisine de la famille Maréchal, d'ordinaire le cœur chaleureux de la maison, n'avait jamais semblé aussi vaste, ni aussi froide. Les surfaces en inox brossé et le plan de travail en quartz anthracite renvoyaient une lueur clinique. Sous le faisceau blanc et cru de la hotte aspirante, qui vrombissait tel un ventilateur de salle d'interrogatoire, Isabelle se sentait comme une espionne démasquée dans un bunker de la RDA. Face à elle, Sarah, quinze ans, campait sur ses positions. Elle avait troqué son pyjama informe pour une posture de garde-chiourme. Les bras croisés sur un sweat-shirt trop grand, le regard noirci par un trait d'eye-liner de combat étiré jusqu'aux tempes. Elle ne cillait pas. Derrière elle, l'horloge murale égrenait les secondes, accentuant le silence pesant de la pièce.

« On ne bouge pas, maman. On ne regarde pas l'heure. On ne cherche pas à se souvenir d'une lessive urgente à étendre, » commença Sarah.

Sa voix était d'un calme terrifiant, ce timbre monocorde et bas qui, chez les Maréchal, précédait traditionnellement les tempêtes dévastatrices ou les exclusions définitives du cercle de confiance. Elle fit un pas lent, ses baskets grinçant sur le carrelage immaculé. Isabelle tenta une diversion par le rire, un petit rire nerveux qui sonna faux contre les parois de verre des placards.

« Sarah, ma chérie, c'est juste un chocolat. On dirait que je suis interrogée par le KGB pour avoir vendu les codes de l'arme nucléaire à une puissance étrangère. »

« "Juste un chocolat" ? »

Sarah entama une lente circonvolution autour de l'îlot central, ne quittant pas sa mère des yeux, telle une prédatrice observant une proie acculée entre le grille-pain et la machine à expresso.

« On parle du "Léopold d’Or", maman. Une édition limitée sous coffret numéroté. Une coque 70% cacao de Tanzanie, un cœur fondant praliné-fleur de sel, avec de véritables éclats de noisettes du Piémont torréfiées. Le genre de relique qu’on ne trouve qu’à la Grande Épicerie et pour laquelle j’ai sacrifié trois mois d’argent de poche et deux baby-sittings. »

Elle s'arrêta brusquement, pointant un doigt accusateur vers une trace presque invisible de poudre de cacao sur le rebord du comptoir.

« Je t’assure que je n’ai aucune idée de ce dont tu parles, » mentit Isabelle.

Elle s'efforça de garder un visage neutre, tandis qu’à l’intérieur, son estomac lançait un cri de culpabilité, un mélange de remords maternels et de digestion laborieuse provoquée par l'excès de gras végétal de luxe. Elle sentait une goutte de sueur perler à la lisière de ses cheveux, alors que Sarah se penchait vers elle, l'odeur du praliné flottant encore, tel un aveu, dans l'air stérile de la cuisine. Sarah sortit son téléphone d'un geste sec, l'écran brillant d'une lumière bleutée et agressive dans la pénombre de la cuisine. Elle fit défiler les clichés, plaquant l'appareil sous le nez de sa mère comme s'il s'agissait de pièces à conviction prélevées sur une scène de crime.

« Pièce à conviction A : 17h15 », déclama Sarah, sa voix résonnant contre le carrelage froid. « Je quitte la maison pour mon cours de batterie. Le sac de la Grande Épicerie est posé là, sur le buffet en chêne, parfaitement d'équerre. Le ruban de soie dorée est scellé par un nœud plat, impeccable. »

Elle balaya l'écran d'un coup de pouce autoritaire.

« Pièce à conviction B : 18h45. Je rentre. Le sac est toujours là, en apparence. Mais regarde l'angle, maman. Regarde la boucle. Le ruban est noué avec la maladresse d'un amateur en panique. Un nœud de débutant. Un nœud fait par quelqu’un qui a les doigts qui tremblent encore sous l'effet d'un pic d'insuline. »

« C'est ridicule, » balbutia Isabelle.

Elle tenta de se donner une contenance en réalignant nerveusement les magnets sur le réfrigérateur, évitant le regard inquisiteur de sa fille. L'air semblait se raréfier entre le micro-ondes et l'évier.

« C'est peut-être ton père. Tu sais qu'il est incapable de résister au sucre quand il rentre du jogging, surtout quand il a les endorphines en roue libre. »

Sarah laissa échapper un rire sec, sans une once de joie. Elle s'appuya contre le plan de travail, dominant la situation.

« Papa est au régime Keto depuis lundi. Il traite les glucides comme des déchets toxiques. Il ne toucherait pas à une fève de cacao même si sa vie en dépendait. Quant au chat... À moins que Félix n'ait appris à déplier un escabeau, à déchiffrer une étiquette de luxe et à refermer

soigneusement un emballage en aluminium sans faire le moindre bruissement, l'hypothèse féline est classée sans suite. »

Sarah changea d’angle d'attaque. Elle fit un pas de loup, réduisant l'espace vital d'Isabelle jusqu'à ce que cette dernière sente le froid de la crédence en inox contre son dos. L'adolescente se pencha, scrutant le visage de sa mère avec la minutie d'un horloger.

« Pourquoi tes pupilles sont-elles si dilatées, maman ? Est-ce la peur... ou le plaisir résiduel ? »

Elle marqua une pause dramatique, son regard se fixant sur un point précis.

« Et pourquoi y a-t-il cette légère trace brune, presque imperceptible, à la commissure de tes lèvres ? Serait-ce de la terre ? Un nouveau gloss expérimental ? Ou... du cacao de haute lignée ayant fondu à une température corporelle suspecte ? »

Isabelle retint son souffle, sentant le piège de soie et de sucre se refermer irrémédiablement sur elle. La mère sentit une goutte de sueur glacée perler sur son front, glissant lentement vers sa tempe. L’adolescente était redoutable. Elle maniait la technique de la répétition obsessionnelle avec la précision d’un profileur du FBI. Sarah ne criait pas. Elle harcelait, sa voix devenant un bourdonnement hypnotique qui ricochait contre les façades laquées des éléments de cuisine.

« Dis-le, maman. Dis juste les mots : "Je l'ai mangé". Libère ta conscience, ce sera plus simple pour nous deux, » susurra Sarah en s'appuyant avec une désinvolture feinte contre le réfrigérateur américain, dont le ronronnement sourd semblait scander l'interrogatoire. « Comment ça s'est passé ? Est-ce que tu l'as dévoré debout au-dessus de l'évier, comme une voleuse de grand chemin ? Est-ce que tu l'as savouré lentement dans le cellier, dans l'obscurité, pour ne pas que je t'entende ? Ou est-ce que tu as craqué d'un coup, dans une crise de boulimie existentielle parce que tu as soudain réalisé que tu approchais de la cinquantaine ? »

Isabelle se redressa, tentant de mobiliser les derniers vestiges de son autorité parentale, mais ses épaules s'affaissaient sous le poids du secret.

« Sarah ! Respecte tes aînés, » tenta-t-elle, mais sa voix monta d'une octave, trahissant une absence totale de conviction.

« Je ne respecte que la vérité, » rétorqua la jeune fille, ses yeux d'ébène brillant d'une lueur implacable. « Tu m’as toujours dit que le mensonge était la base de la décomposition sociale. Regarde-moi. Regarde mon désespoir. Regarde le vide dans mon existence. Tu as dévoré mon seul réconfort dans ce monde de brutes, maman. Mon unique îlot de douceur. »

Sarah commença alors une valse de questions, reformulant ses attaques inlassablement. Elle changeait de masque avec une agilité déconcertante, passant de la colère vibrante à la tristesse feinte, les yeux embués, avant de revenir à une indifférence glaciale qui faisait frissonner Isabelle. Elle tendit alors l'appât, la voix soudain légère, presque compatissante :

« De toute façon, au fond, c'est presque un service que tu m'as rendu. Il était périmé, non ? J'ai cru voir sur l’étiquette que la date était dépassée... »

« Ah non ! Il était parfaitement frais ! La date de consommation optimale allait jusqu’en septembre prochain, et le praliné était encore... »

Isabelle s’arrêta net. Le silence qui suivit fut plus assourdissant qu'une explosion. Ses yeux s’écarquillèrent, fixant le vide tandis qu'elle réalisait l'ampleur de son erreur. Elle venait de tomber dans le piège le plus vieux du monde. La fausse information qui force la correction. En face d'elle, Sarah ne jubilait pas. Elle se contenta de redresser son buste, un sourire victorieux et glacial étirant ses lèvres. Le "Léopold d'Or" avait trouvé son juge, et Isabelle sa sentence. Dans l'air figé de la cuisine, seule la vibration résiduelle du réfrigérateur semblait témoigner du temps qui passait. Le remords, cette vieille connaissance au goût de cendre, commença à grignoter le cœur d'Isabelle, plus sûrement que les dents de Sarah ne l'auraient fait. Derrière ses paupières closes, elle revoyait la scène avec une clarté cinématographique. Elle, franchissant le seuil à 17h45, les nerfs en pelote après une journée de réunions stériles. Ses yeux étaient tombés sur ce sac doré, trônant comme un calice sacré sur le buffet. La première bouchée avait été une déflagration de dopamine, une explosion de bonheur qui avait momentanément anesthésié sa fatigue. Mais à la dixième bouchée, l'extase s'était muée en un acte de trahison pure. À cet instant, face à sa fille, elle se sentait misérable. Une vulgaire voleuse de bonbons d'enfant, une criminelle domestique aux mains tachées de sucre glace. Mais la physiologie humaine, implacable et ironique, possède ses propres tribunaux et ses propres règles de justice. Le stress de l'interrogatoire, qui lui nouait la gorge, couplé à la rapidité boulimique avec laquelle elle avait englouti l’énorme œuf quelques heures plus tôt, produisit un effet inattendu. Une noisette du Piémont entière, épargnée par ses molaires dans la précipitation fiévreuse du crime, s'était logée dans un repli stratégique de son œsophage. Elle y attendait son heure, tel un témoin caché dans l'ombre. Soudain, l'équilibre précaire de la scène rompit. Isabelle fut saisie d'une quinte de toux brutale. Une toux sèche, violente, qui fit vibrer sa cage thoracique et la força à se plier en deux, les mains agrippées au bord du plan de travail en quartz.

« Maman ? Ça va ? »

L'espace d'une seconde, le masque du procureur se fendilla. Sarah redevint une adolescente terrifiée, les yeux écarquillés par une inquiétude sincère devant la détresse physique de sa mère. Isabelle ne pouvait plus articuler un son. Ses poumons réclamaient de l'air, mais le témoin récalcitrant bloquait la voie. Elle suffoquait, le visage virant au pourpre sous les spots halogènes. Dans un ultime sursaut de survie, elle produisit un effort désespéré, une contraction diaphragmatique digne d'un ténor d'opéra en plein apogée. C'est alors que, dans un bruit de succion singulièrement peu élégant qui déchira le silence de la pièce, elle finit par « cracher le morceau ». L'objet du délit, une noisette parfaitement intacte, encore enrobée d'une fine pellicule de praliné brillant de mille feux sous la lumière de la hotte, vint frapper la surface de pierre grise. Elle rebondit une fois, deux fois, avant de s'immobiliser. La preuve était là, irréfutable, luisante et encore tiède. Le crime était signé. Le silence revint s'installer dans la cuisine, mais cette fois, il était plus lourd, presque étouffant. Sur le quartz gris, la noisette du Piémont, encore nappée de son praliné sombre, brillait sous le faisceau blanc de la hotte. Elle semblait irradier la preuve irréfutable de la trahison. Sarah ne bougea pas d'un millimètre. Elle

se contenta de pointer un doigt long et accusateur vers la preuve matérielle, ses yeux étirés par l'eye-liner brillant d'une satisfaction glaciale.

« La noisette du Piémont. Le corps du délit, » murmura-t-elle d'une voix de procureur. « Tu as littéralement recraché ta culpabilité sur la table, maman. C’est une confession biologique. »

Isabelle, appuyée contre l’évier, reprenait péniblement son souffle. Ses joues, rouges d'un mélange de honte et d'effort physique, brûlaient sous les néons. Elle sentait le poids de sa défaite l'écraser. Elle baissa la tête, les épaules enfin relâchées, déposant les armes devant la perspicacité de sa progéniture.

« D'accord. J'avoue, » lâcha-t-elle dans un souffle. « J'ai mangé l'œuf, j'aurais mangé le ruban, et j'ai failli dévorer le sac dans mon élan. Je suis une mère indigne, une criminelle du cacao. »

Le visage de Sarah se détendit imperceptiblement. Un petit sourire victorieux, presque imperceptible, étira ses lèvres sombres, mais son regard s'adoucit d'une nuance de pitié amusée. Elle enveloppa la noisette dans un mouchoir avec la minutie d’un expert en balistique. Puis, faisant pivoter son téléphone entre ses doigts, elle planta son regard dans celui de sa mère :

« Tu sais ce que ça va te coûter, n'est-ce pas ? »

« La paix dans le monde ? Mon droit de vote familial ? » risqua Isabelle.

« Mieux que ça. Mon prochain renouvellement de garde-robe pour le printemps. Et tu ne diras absolument rien, pas un soupir, pas une grimace, pour mon piercing au nez prévu samedi. »

Isabelle soupira longuement. Elle sentait son ventre enfin léger, mais son portefeuille semblait déjà crier de douleur. Le remords, ce poison délicieux au goût de 70% de cacao, s'évaporait instantanément, remplacé par la réalité implacable de la négociation adolescente.

« Marché conclu, » céda-t-elle en se dirigeant vers la cafetière pour se donner une contenance. « Mais par pitié, Sarah... la prochaine fois, cache tes chocolats de luxe dans le panier à linge sale. C’est le seul endroit de cette maison où je suis certaine de ne jamais mettre les pieds par inadvertance. »

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés